

Être parlé



Narcissus - J.W. Waterhouse

Capter la voix qui monte. La guider, se
guider sur elle. Pas l'abîmer.

Rien ne vient, ne sort, ne tient, tout est mort

Rien ne vient, ne sort, ne tient, tout est mort. Au delà du temps passé, du souci conscient de la guerre véritable ensemencée par les amants de la lutte, que voit-on venir ? L'horizon se déchausse, penche à droite à gauche, n'a plus rien à montrer, essaie juste de pas se péter la gueule sur le trottoir. Développement des grandes ailes à plumes, poussières toussantes, échos de salles sombres à grands volatiles en sommeil sorcier. Sinuation de vapeurs d'encens lourd, à grain violet, posé dans les coupes en conques de céramique. Rejet du sacré, on préfère le sucré. Plus de mystère, on est grands maintenant, vive la vue qui troue l'avenir et chevauchement de la chimère, coups de triques, en attaque tueuse, nous vaincrons la bête et loin partira, aspirée par l'espace noir sans air, en ellipse infinie, en chute horizontale, toute sa vie et même après, tas de déchets perdu, errant, vagabond des étoiles. Dans la capsule blindée pressurisée ne resteront que navigants ingénieurs, en mission de transport, connus de port en port, fatigués de part en part, débraillés, vivants, suants, malades en chambre jamais lavés, corps incarcérés, nourris de liquides nourriciers, coincés, sondés, brisant d'un geste défoulé les parois câblées des coquilles de survie. Pénurie de pièces détachées, rafistolages, passage en mode manuel, libre terreur d'exister, retour des vapeurs de navires, surchauffe en chambre de chauffe, sueur lueur des dos ondoyants, puissants, bosselés, noués en effort d'avarie. Il faudrait faire un bond, trouver le saut, le circuit-court et ainsi se rétablir dans les calculs initiaux. Revenir dans le programme, cesser les prouesses et matraquer les lignes de secondes à coups de procédures contrôlées. Il est dangereux de jouer avec les paradoxe révélés autrefois par les laboratoires de la science thermique et

quantique. Jamais n'ont cessé de chercher, de trouver, de chercher, chercher, trouver, chercher, trouver. Propulsés, éloignés en calcul de recalcul. Sans âme qui vive, encryptés de données ou terrassés devant la simple craie d'un tableau d'équation. Les aubes logiques les voient renaître en sphinx automatiques, plus forts et sereins, augmentés des résidus de l'échec, des hypothèses brisées, ramassées, mangées. Les gros cargos lourdauds en trajectoires de transport nous puent de liquides tactiles, grincent de plaques blindées, brocantes ambulantes, vieux chars lourds sortis tard, trop tard des chaînes. Ce trafic laborieux les interfère nullement. Mille avals et amonts les occupent. Armées de lanciers parallèles qui s'élancent et se distancent. Où finiront-ils, personne peut le dire, pas le temps de réfléchir dans le fracas des vagues d'attaque nées du néant des cerveaux pensants. Sybarites numériques en précurSION dépassée par elle-même. Naissance des conséquences avant l'arrivée des causes. Course en déséquilibre jamais chuté. Secret de l'éternel devenir ? Où oeuvrent-ils ? Romanesque et brumeux, j'imagine les voir dans un lieu perdu, terminé, dans une Venise de jungle, asséchée, envahie, livrée aux bandes péri-urbaines issues des métropoles à douleurs. Voyons un clichéique palais de doge aux sourdes fenêtres occultes. Mais une lueur de vert bleuté part en échappée par le fil discret d'un rideau lourd mal tiré. Ils sont là. Jamais ne te feront signe. Ils préparent et sont emportés. En production de nouvelles données. Jeu compliqué, hermétisme pur et gazeux. Passe ton chemin, oublie tes soupçons, poursuis la route menue qui t'est tracée. Baguenaude, si tu le veux. L'obligé chemin te colle aux basques. Les horizons d'autour te semblent bien morts, sacrement inertes, couchés en agonie. Cours ce chemin d'étroitesse décidée, réjouis-toi, si tu le veux, de trouver des cailloux colorés, formes tièdes, caramels, précieuses pierres à peau de caresse. Joie de la pulpe des doigts, glissements pour la paume lisse tendue, richesse de ta poche où ça rocaille et frotte en discrets cliquetis. Aurais-tu le souhait d'augmenter cette collection ce petit ramassis, ce signe de ton humanité ? En faire ta sépulture, un jour, te plairait bien.

Les poches brinqueballent et la rude étoffe de ton manteau de pèlerin exhibe sa trame travaillée. Un bâton d'appui n'est pas nécessaire. Il gêne, même, ta route. Le merveilleux panoramique de ton regard qui a faim, qui volontiers veut voir, donne la vie aux mortes choses autour. Vivent le temps de ton passage, pour s'éteindre ensuite. Rochers lippus, troncs souriants, corolles dansantes de fleurs de joie. Jabots touffus d'oiseaux-boules qui pépient. Rondes joues de lapins. Piquetis de croches musicales en bannières de pluie. Ils chantent pour toi. Faudra-t-il te méfier ? Les images faciles te déroulent du tendre, t'assassinent de refuges pour enfants. Hausse-toi et aperçois en bordure de bande animée, les rayons de blanc lumineux qui cherchent le fond de tes yeux pour là, y hurler.

Déchire les lices, finie la fête du loyal combat

Déchire les lices, finie la fête du loyal combat, brise les lances, détruit par le feu les oriflammes, brise en morceaux les écus, écrase les heaumes sous des coups de pierres sauvages, fais venir le chaud, le doré, le blond, le frissonnement sous vent, la grande élaborée forêt des mulots, milles épis répétés en miroirs... mille. De ce territoire nouveau pourra venir la cité aux toits plats, étagelement limité de longues salles nues allongées, où sur les motifs carrelés, tapis et coussins seront l'invite à prendre parole, donner accueil pour la narration... histoires. Il faudra fumer du thé boire, se tremper dans les gymnases, à l'ombre guépard des cathédrales platanes, ensemble travailler et bons nos outils caresser. Aux confins de ce territoire sera la ligne où s'arrêteront les blés. Ça sera notre frontière, la limite décidée, la suite du monde, vue seulement du haut de nos tours... observer. J'ai gravi déjà les échelons qui emmènent au plus haut vers les cheminées de briques rouges cuites par nos fours aimés. La plaine qui prend l'œil n'est que désert gris rocaille acérée, plantes sporadiques, buissons d'épines, cactus crantés, légères tendresses de pauvre vert coincées dans les chocs de rochers fracassés. La ligne à l'horizon, c'est le signe bleu qui nous appelle, barre, muraille, du camp des autres. Pli de terre allongée qui n'en finit pas, se dessine sans arrêt, colonne d'un long dos plat, courbe lentement. S'y frotter, danger ! Dorsale épineuse dorsale acharnée à t'arracher la chair des mains... pas d'agrippage de la bête en extase de muscles profonds silencieux. La vigueur tendue de l'animal géologique exige un savoir sans défaut, totale tradition des connaissances guerrières des hauts-châteaux, la raideur des cuirs inhumains aux dents serrées, altération des nuques altières en dédain bloqué. Ne va pas là, là-bas.

C'est une contrée noire de lave froide, assombrie de balles de plomb en pluies montées vers l'ennemi vivant. Les sauterelles mortelles sifflent vite, attaquent tes intentions, te hachent de mitraille. Ne cherche pas la méchanceté de ce nid corrompu. Assois ton gras en familles répandues. Au delà de la barre bleu grisé, les hommes ignorent la culture du sol, jamais ne fouleront de leur poids les sillons d'un champ généreux. Pas question de chalouper ras du sol, chicaner la bectance grappillée. Griffes et préhension les font manger de chair juste juteuse, soirs et nuits, sans rires ni excès. Paradant sans penser, en légitime devoir, en force froide et simple. Harponneront les moulins, découpage de silhouettes contrejour de crête de colline. Et rebondiront les moulins cascades en pierres commotionnées. Les Sancho égorgent et les Quichotte passent, glacés, durs anguleux, destructeurs économes efficaces, ignorant le panache et la gloire pour les siècles des siècles. Jeunes filles par eux souillées de force... rires discrets. Et l'enfant est tu d'un coup de botte. Rougeoient leurs yeux quand la joie longue montante leur donne jouissances, extases figées, consumées de châteaux à châteaux en étapes de chemins. D'un crachat métal brûlant, ils dévastent les clairs blés de nos champs frontaliers. Noircir la vie, écraser par les sabots de leurs chevaux osseux tenaces, les charbons tièdes, scarabées carapaces de noir bleuté, brûlent notre joie, craquent notre corps... Nos ossements calcinés décortiqués, oppression pénible impuissante. Nous marchent dessus. Ils ont le dessus. Ils sont le dessus. Sommes allongés, en demande affective. Ils passent et nous marchent dessus par leurs chevaux. Nous sommes la terre, nous sommes jetés. Laborieux ingénieux, sensibles aux arts. Victimes nécessaires. Tannés par les hordes, gâchés, piétinés, impatientes de construire à nouveau. Sommes-nous le sel de la terre ? Semence dormante jamais dominée, virus en veille, engorgeante montée qui pâme la terre et son air. Sève à venir dans les nœuds vésiculeux, toile réticule, racines d'audace, notre joie de ganglions armés qui poussent, poussent vers le haut, feront péter des nuages de pollen. Ils auront beau mouliner des épées,

haches, fléaux, fouets, la semence échappera dans les courants de vent, frissonnants serpents interminables, bouffées d'écailles picotantes qui s'amuse au passage.

Au pied de la tour où je spécule ces combats, une machine agricole empioche la craquèle des eaux retirées. La croûte lait gris saute en plaques fragiles. Les lames se souillent. Onctueux chocolat brun aux étirements de miel paresseux. J'ai le pigment suave de cette boue sur la langue. Mon sol en sa plus délicate apparence, sirop coulant phréatique, séraphique, lampée de joules crémeuses où les vives plantes viendront sucer leur jus. Le ducteur du tire-charrue de tôle rouge peste contre l'éclaboussante vigueur de notre sol nourrissant. Cet humus, pâteux pétrole qui jouit trop fort de la chaleur de nos peaux. Nous mange le derme, en orgie de bulles rongeantes, jeunesse de vivre. L'excellente qualité nutritive du sol de ce lieu, a contraint le cultivateur laboureur à calmer durement le joyeux nutella. Il s'y emploie au moyen d'une lame de râteau à cinq dents, vissée au nez de son véhicule, par lesquelles dents fusent en zigzags les fines racines arborescentes, l'énergie bleu-gaz qui assomme la crème trop piaffante du dessert montant. Vite ça se calme et le piochage de la croûte craquelée recommence. Demain matin, les premiers rampements de feuillages fruitiers bourgeonneront de la collante masse lisse et brun châtaigne, quoique par endroits d'une teinte plus opaque et dense, pareille au chocolat noir versé en langue unique du bec de la casserole chauffée. Humus riche de la terre, *oleum* de pierre, sacrée pourriture, confiserie suintée, essence confiture des alambics souterrains. Dessous, là-dessous, c'est la vie.

Étonnante résurgence de nos gloires, en terre, passées

Étonnante résurgence de nos gloires, en terre, passées. Minimal cadavre qui se sent mal et veut revenir marcher sur les pas vivants. Un sous-sol en demande urgente, d'amour. Ça demande à venir. Envie de naître, de danser la gigue à mes côtés, joyeux compagnons d'avancée, en grelots, couleurs et scoubidous. Vont m'égayer. Bondir joyeux, voleter, tournicotis—cotas et centaines acrobaties excentriques. Fontaines en l'air de saltos répétés, pyramides physiques en maillots et moustaches, batelage grigou de vieilles peaux tannées, odeur du pétrole en feu craché... les chaînes ! qui mordent la molle chair des hercules en défi tatoué. Ma troupe ! Ecoutez-moi. Escortez-moi sur la piste de poussière claire, je veux avoir moins peur au moment d'attaquer les défilés parallèles de rochers gratte-ciels, tombes à embuscades, lieux anciens de batailles perdues, diligences bourgeoises dérobées, armées grecques en armures lisses de soleil. Agonie solitaire embusquée, sur la terre qui te boit, ça tape dans les tempes. Respect pour ta communion dernière, on t'a laissé, seul, ici, entamer connaissance avec ta vie nouvelle, saluer le décor qui part, qui part. T'endormir dans le rouge des paupières. C'est du western ancien que je retrouve là. Du noir et blanc où les joues la langue ont soif, où le vent du désert brûlé bourre ses pigments dans tes chapeaux, gilets. Poudreuse blanche poussière des rues où chutent les blessés, éclat des canons colts à barillets six coups, lignes d'aciers patinées par l'usage de la paume, du fourreau, du voyage... maisons de planches brûlantes, cabines de plage d'une mer évaporée, c'est le village western des duels des héros. Villes mortes, fantômes, solitude ventée des vieilles planches effondrées, seules dans une vallée morte. Y a que la porte en rouillure noire du carré de

cimetière qui indique ici le désir d'avoir voulu fonder une vie ensemble, longtemps, heureux. Autour, toujours les murailles chauffées de rocs blessants, barrière empêchant d'être livré, vivant, aux colères sans âmes du territoire par delà. Soif du désert traversé, en gris et noirs et blancs, aventure éprouvée, coincée, présentée vraie, locale vérité, lumière en mouvement sur l'écran, fenêtre bombée, grise d'habitude aveugle, meuble téléviseur dans salons à tableaux, tapis et théières. Vérité jouée dans la magie de l'outil, tentative, la première, pour apaiser l'ennui, ouvrir les yeux, doper les yeux, en pas revenir de joie d'une vie en paix, savoir enfin, posséder le bonheur de chérir et caresser la vie à soi. Le monde est mon salon... Chevaux sans odeur et tendre chair des blanches désirées. Un pays sans frontières et sans villes avec pour seule roulée couverture celle en croupe de cheval. Pays des rencontres et des retrouvailles des années après. Un nom ne s'oublie pas, rien ne s'oublie, c'est le combat, la vie coûte cher, faut surveiller de près les cachettes cachées du scénario, scruter les buissons de colline, les portes battantes, les petits points sombres en bout d'horizon. Dans la nuit fausse, il est bon de songer, adossé à la roue d'un chariot, bon d'explorer ce ciel plat et de s'y voir en affiche, en dessin de couleur imprimée, sous le naïf titre relief, sous la promesse marquée d'une vie d'une heure trente.

Faut remettre le chapeau, y aller, se coincer sur le cheval et naviguer à hauteur de ceinture, vers le décor de vraies maisons où ne sifflent pas les serpents au sol planqués par les câbleurs. Y a de la bière au frigo dans les camions, les caravanes, vertu sympathique entre amis, au travail dans les chaises, la toile californienne, belle toile bonne et neuve, le rêve de la planète, habituel cinéma des studios universels, en série, tout vient des hangars blancs et plats, pustulés de climatiseurs, aux allées quadrillées de gorilles de figuration en tchatche tranquille, avec soldats galactiques en armures plastiques. Petit passage de décor dans la conversation - chameau véritable, géant rocher léger, morceau de jungle à roulettes - et voilà, ça y est, la rock binaire à shalalas peut jumper des grillages crème serrés des

radios de tableaux de bord. Y a de la carène acidulée en ouverture de route filante, des miles de plat avant le burger et la machine à glaçons. Bouquet de palmiers forcés de pousser font forêt avec les mats d'enseignes commerciales. Bouquet de produits et services offert à nous, l'oasis chloré, dallé, bourdonnant de sous-sols moteurs sans nature. Peut-on mourir dans le désert sillonné ? Hors la route, hors du toit à air froidi, tu sens ton chaud qui évapore. Te voilà soulevé en nuage par la brûlure du sol, shooté de vibratos serrés. Néglige désormais les dangers de la vie. Inspire la brûlance désertique et plane en patrouille sérieuse, inspecte la plaine et repose-toi, ému, au creux plat du milieu de ton territoire, où la mousse de sel dur, à toi te dit comment l'eau déchue, ici régnait en souffles marins. Plus loin, les daims de forêt fuient ton pas prudent, d'amitié ne veulent pas, comme plantes, immobiles, camouflés de taches vertes et coulées de soleil, appartiennent où tu seras jamais, à ce visible monde vu par seules entre-branches, à ce monde qui s'éloigne, déchanté et retombe quand tu approches. Une délicatesse mouvante, inquiète, une autre vie d'une autre terre qui emmystère les toises boisées. Trop pensant, trop intentionné, tu n'en sauras jamais que des lieux désertés... ou des corps cadavres de chasse. Et puis tu te sais débordé d'un trop plein nerveux, imagé, fonctionné. Folle banderole déroulée à cheval sans arrêt.

Dévidoir mental qui file nuit et jour et loin

Dévidoir mental qui file nuit et jour et loin. Lance-toi vers lui en expédition de hasard seulement constellée de peurs petites. Etoiles bleutées, pour la plupart, bulles de soda, pervers, qui t'égareront, te font croire. De leur motif, un drapeau pour peuples unis on pourrait tisser. Les unis en peuples tassés mériteraient un tel emblème. De combien de luttes, antiluttes, angoisses innommées, assassinats de raison faut-il justifier avant l'admission à la table discussion ? Et gagner le droit, au cours de sessions pleines et entières, d'avoir la voix des parleurs haut parlée ? Cirques de bois plaqués et tissus feutrés, micros de pays, molécules textiles teintées de bijoux de cristal... non, bouteilles d'eau minérale. Vaisseau spatial mondial où les bras délégués s'encerclent en cercle. Officiers de parole, mondains accrédités, communiquent les mots prévus des pensées travaillées. Idiomes en gribouillis de voix dans les casques à comprendre. Tribu riche avancée en savoirs et machines, essaie d'apaiser les gestes violents des ethnies énervées. Impuissante bureaucrate bloquée ? Le cycle assemblée élargit son œil, embarque le flux, puissant scribe aux entrailles de texte. Cirque cerveau où le globe se stocke. Agir c'est dire, écrire, produire, documents entassés. Contrat prolongé de siècles en siècles. S'agrippant au vaisseau, les costumes à bras, passagers embarqués, envoyés, payés, errent haves en couloirs circulaires, trajectoires de planètes, tout autour de la table en ronde à mains prises. Toupie de manèges de pays dansés, danse d'école aux nombreux pas possibles. Rigueur de tenue, combinaisons maniérées, valeur folle des silences, des mots inédits, accord sur accords, aux textes ouvragés, orfèvrerie de finesses de phrases, virgules à poigne de fer, ainsi s'allusionnent les traités, en couches

d'alluvions, les destins, les peuples en-bas, la pensée comme une, contraires élaborés en effusion, imbrication, désir de vivre en complexes compromis, chef-d'œuvre horloger micromécanique. Mise en réseau des cerveaux, le cerveau des réseaux, épuisement des cellules, nerveuses. Intrication, mutation des pensées contaminées aux unes les autres. Recherche sans sommeil de l'imperfection la plus achevée, de la résolution qui vivra, résistant au choc, à l'entrée dans l'atmosphère, dans le monde, où les camions franchissent les frontières, les vies naissent, hôpitaux allumés, les radios amoncellent dans les cuisines à cafés matinaux de chaleur domestique, tiède encore. Agitation politique, ententes économiques, plaisir des tractations qui s'enchaînent se nourrissent... tout cela me semble avoir peu d'incidence quand on est la nuit au pied d'un pylône, secondé par un autre plus lointain, tous deux supports d'un fardeau de lianes lourdes et tendues, axiales, déchirées de puissance. Un fleuve de silence, force en ciel, tissage nécessaire pour donner les naissances. Sans toi, nous serions enfermés dans des lois de nature initiale. Tu coules en tout, plus précieuse que la vie. Notre lumière. Jamais ne cesse. Fidèle, je te suis. Un jour, le Soleil, vieux malade égoïste obligé, effacera nos ombres d'un geste chagrin, d'un soupir froid. Toi, tu ne lâcheras pas, je travaille pour toi, me tue pour toi. Tu es notre espoir viable, valable. Notre bébé, notre avenir. Électrique ! Tu nous décharges, nous sécurises, de pôle à pôle. Notre compagne, bien humaine, et veillante, tu t'accumules et nous jouissons de toi. Me souviens du goût de ton goût, métallique, iodée, citronnée, pris sur les lamelles des piles carrées, de mon enfance. Bonne chaleur de la petite ampoule de poche cachée, culture diffusion sous les draps interdits de la nuit parentale. Tente de lit pour lire des images à loupiote éclairée. Tête chauffante, obstinée, m'ouvrant ma porte, me donnant la vraie conscience de l'homme, seul, en cabane de bivouac. Petite industrie à creux de main. Ça fait des phares à pinceaux kilométriques et les marins lointains peuvent toucher des photons de terre, oublier la certitude supérieure des systèmes navigants. Avancer à l'œil. Optimisme de

l'optique embarquée, dans le crâne logée, planètes en orbites rapides, boules de flip, globes émotifs toujours humides. Quand les cuves de pétrole de la terre anglaise ont explosé, les habitants belges des régions côtières au delà de l'eau ont entendu le boum, à l'oreille. Ont su sans passer par les infos de presse. Vraie terre partagée. Ensemble en chaleur de voisinage. L'ailleurs existe, on se touche, l'amante à sa fenêtre de villa, cachée dans les bois de colline, peut faire blanchir son tissu de robe aux yeux précis de l'amant posté à la terrasse de restaurant du bord de fleuve. Lui-même, en avion de départ lointain, saura voir briller, en survol dans le noir des terres, l'anneau des lampadaires du jardin, clignotants pour lui, notant pour lui, autant pour lui. Ce que je vois loin dessus les toits tuilés rouges, cette aquarelle nuage à zones bleues grises de pluie, c'est ton ciel aussi. Nos faisceaux optiques, nos envois pensés, s'y rencontrent, y prélèvent la matière des mouvements de leurs cœurs, poumons à poumons, nous sommes en partage, en échange de vie commune. Petit globe, que les histoires et les contes nous racontent en géant. Ne croyez pas aux latitudes infinies et ne croyez pas aux miles d'océan. C'est pas vrai. Il suffit de tendre la main, sentir ses pas sous ses pieds posés, comprendre en soi le paysage, le déplier, regonfler, nous guérir de nos regards plats. De nos murs peints qui trompent l'œil. Se soigner, expulser et s'ouvrir...

Tresse ton stress en pelotes de stress nerveuses

Tresse ton stress en pelotes de stress nerveuses colantes, arrachées défrichées, rhizomes extirpés, laissant viande crue à vif pantelante, aflaîchie de l'air vrai soufflé. Enfin respirant par les micro-tunnels, nombreux capillaires dégagés, admetts les courants et tempêtes en vire autour du monde. Godzilla nippon, inspire l'air nouveau du haut d'un building enfumé de nuages. Les avions militaires ne savent pas te blesser. Tes chairs chaudes et musclées de sang chaud embouchent les missiles-allumettes, roquettes, les emportent, phagocytent et font festin de ces bonds minéraux. Nul besoin, pour plaire à l'obscène commercialité du scénario négocié, nul besoin de femme humaine désirée de ses nains commensaux. Regarde en face, au très près du sommet que tu es, le corps libéré d'une femelle de ton sang, calmement embrassée à l'immeuble jumeau. Réjouissez d'être deux maintenant, fondateurs en hauteur, symboles vivants sous les vents tournants. L'Eden par vous dominé parjure le dieu, anarchique tentative, rudimentaire brutale. Promesse forfaite, empeste et pue les contrées sans issues. Que faire à présent ? Explotez ensemble en amour en coït sans idées, en pluie de gelée précieuse apaiserez les blessures du monde en rond là-dessous. Vous, confiture lucide rosacée, à tous continents viendrez infester, les sols et les plantes... Plus jamais les humains mammifères ne pourront accoucher comme le font aujourd'hui. En eux, dès avant la naissance, flottés dans le ventre de mère, sauront votre union saccagée. Ils seront obligés. Ne jamais oublier la douleur d'un enfant sulpicié, jour puis jour après jour, ignoré, méconnu, forcé, étreint, obligé, affublé du nom postiche pathétique, défiguré au secret de son cœur par « adulte », le mot malheureux. Mais l'enfance ira-de-marée la raison oscillée. La vue va visionner, l'esprit inspiré sera

spirite. Ça commence... viennent les images en spires de sombres camaïeux chrétiens de peur. Tu tiens les trois étendards d'or, de bleu, de blanc, sous un soleil qui hésite et se pose, prudemment, ébloui, à la pointe du reflet blanc de la lance dressée. L'enfant roi qui préside au combat en champ de verte luzerne interdit la venue du sang vermeil qui n'ornera pas les étoffes de velours brodé, n'ira pas détremper de poisse collante les cheveux fins de l'herbe jeune. L'autocrate enfant aime les grand singes à poil rude et lustré, ne craint pas leur cris, leurs balancements, se tient seul au centre de l'arène, unique échec d'un jeu confisqué. Le King est mort, chuté du haut de sa tour par les tirs des avions cocardés. Sa dépouille résiste au vent, aux nuits de pluie, aux étés martelés d'horizons de chaleur vibrée. Il découvre ses dents jaunes ivoire sur un sourire d'amour donné. Pauvre doux regard perdu à jamais dans l'ombre des orbites, où plus jamais ne brûlera la flamme rouge et sourde de l'œil de l'animal de nuit, traqué par les canons rayés des fournisseurs de spectacle, chasseurs gominés, à moustache et bermuda, souriants mâles tueurs d'éléphants, grands enfants mal grandis, ornements obligés des clubs anglais, silhouettes racées à sillages de cirage et tabac de précieuses feuilles havanaises. Ils ont eu des enfances mêlées de rugby, naviguées d'aviron avec l'obligation, tous les jours, de porter au cœur l'écusson fier du collège à devise latine. Entraînés à ne pas faiblir sous l'effort, à ne rien montrer de la détresse qui court en rond comme une folle enfermée. L'âme pliée, meurtrie, redirigée vers l'issue facile des pirouettes d'humour en toutes circonstance. Les virils sujets de Sa Majesté arrosent de flots de bière bruyante le souvenir du grand singe défunt. L'exceptionnel passage de King dans l'univers urbain des hommes productifs, ne laisse pour traces dans les rires des buveurs que de minces lambeaux d'images, dispersés par le folklore comique des réunions d'hommes éméchés, par le ressac des chœurs à trois voix qui chantent les aventures burlesques du pingouin Tim Slim et de sa coquette maîtresse égarée, Lady Doll, boucles blondes et grands yeux bleus. Pourtant ces colonels coloniaux du Commonwealth sont is-

sus d'un peuple rêveur insulaire, taciturne et solitaire, possesseur des nuits de tempête qu'illuminent les contes et légendes des anciennes épopées. Où sont passé les magiciens et les dragons ? Dans la moulinette à non-sens et humour, qui crache des déchets minuscules et empêche de s'arrêter un instant en silence dans les grands paysages. Dans les théâtres naturels d'opérations où la pensée de l'homme trouve enfin l'adversaire à sa mesure. Le rire bride, le rire empêche, il emmène dans les chemins étroits, sinueux, où le sol est durci du passage des semelles des touristes équipés. Jamais les buissons qui cachent l'ancien chemin du prieré ne sont piétinés. Fidélité aux pages du guide imprimé. Ignorance du bruit du monde, celui qui a fini son temps et celui qui se prépare à naître. Effacement de la mémoire du système. Il faut des *jokes*, des infos distrayantes et courtes, l'audience doit rester, pas s'égayer, les cibles dans le cœur il faut viser, ne pas museler et amuser, c'est vital, sinon risque le silence de tomber et les questions, lourdes et menaçantes, de monter.